



## Section Clinique de Nantes 2017-2018 : *L'angoisse contemporaine*

Séminaire théorique, janvier 2018 :  
Lecture de Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre X,  
*L'angoisse* ; Seuil, 2004, texte établi par  
Jacques-Alain Miller

Chapitres VII « *Il n'est pas sans l'avoir* »,  
VIII « *La cause du désir* ;  
IX « *Passage à l'acte et acting out* ».

### L'espace et le temps dans l'analyse et le huit intérieur lacanien

Gilles Chatenay

Page 105, Lacan dit ceci : « Il est communément admis que l'angoisse soit sans objet. » Lorsqu'on a peur, on sait de quoi on a peur, on ne le sait pas dans l'angoisse. Lacan poursuit : « Ceci, qui est extrait, non pas du discours de Freud, mais d'une partie de ses discours, est proprement ce que je rectifie par mon discours. Vous pouvez donc tenir pour certain que, (...) *elle n'est pas sans objet.* »<sup>1</sup>

Freud, dans *Inhibition symptôme angoisse*<sup>2</sup>, dit ceci : « *Angst (...) ist Angst vor etwas* » : « L'angoisse est angoisse *devant* quelque chose. » — qu'est-ce que ce *quelque chose* ? Dans la même phrase, Freud dit qu'il y a une « indétermination de l'objet », *Objektlosigkeit*.<sup>3</sup>

L'objet en cause dans l'angoisse est un objet indéterminé, étrange, et Lacan, page 102<sup>4</sup>, le nomme délibérément d'une lettre algébrique, petit *a*, pour rendre compte de l'indétermination de sa signification — la valeur d'une lettre algébrique est indéterminée, elle désigne une fonction ou une variable sans préciser les différentes valeurs qu'elles peuvent prendre. Et Lacan dans cette page récuse même le qualificatif d'« objet » à petit *a*, en ce que « ce mot est emprunté à la relation sujet-objet, d'où le terme objet se constitue. » En effet, couramment, lorsque l'on parle d'« objectivité », on veut signifier que toute subjectivité doit

<sup>1</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, texte établi par Jacques-Alain Miller, p.105.

<sup>2</sup> S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926), PUF, 1978, p. 94 : « L'angoisse est incontestablement en relation avec l'attente ; elle est angoisse *de* quelque chose ; elle a pour caractères inhérents l'indétermination et l'absence d'objet. »

S. Freud, *Studienausgabe Band VI, Hysterie und Angst*, « Hemmung, Symptom und Angst », p. 302 : « Die Angst hat ein unverkennbare Beziehung zur Erwartung; sie ist Angst vor etwas. Es haftet ihr ein Charakter von Unbestimmtheit und Objektlosigkeit an; der korrekte Sprachgebrauch ändert selbst ihren Namen, wenn sie ein Objekt gefunden hat, und ersetzt ihn dann durch Furcht. »

<sup>3</sup> Voir aussi J. Lacan, *L'angoisse*, *op. cit.*, p. 185.

<sup>4</sup> *Op. cit.*, p. 103.

être expurgée de ce qui est avancé. Au sens courant, l'objet de l'objectivité est voulu comme radicalement isolé du sujet.

Sujet // objet

### **I - L'espace-temps versus l'esthétique transcendantale**

Cette isolation radicale était et est encore couramment revendiquée dans le champ de la science, mais est intervenu, au début du XXe siècle, ce que certains ont appelé une "crise de la raison scientifique", introduite d'une part par la mécanique quantique, qui établit qu'on ne peut séparer totalement l'observateur du résultat de l'observation<sup>5</sup>, et d'autre part par la théorie einsteinienne de la relativité. Celles-ci, nous dit Lacan page 103<sup>6</sup>, viennent contredire l'esthétique transcendantale kantienne, qui pose l'espace et le temps comme formes pures *a priori* de l'intuition — pour Kant, on ne peut avoir l'intuition d'un objet sans que lui précèdent l'espace et le temps dans lesquels il réside. Mécanique quantique et théorie de la relativité viennent contredire Kant, sur quel point ? La théorie de la relativité comme la physique quantique ne posent pas l'espace et le temps comme variables indépendantes, « ce qui semble avoir posé à quelques esprits d'insolubles problèmes », comme le dit Lacan page 103 — je pense qu'il parle ici de Bergson.<sup>7</sup>

Quel est l'enjeu ? C'est que la mécanique quantique comme la théorie de la relativité remettent en cause (mais pas pour les mêmes raisons) notre intuition de l'espace et du temps comme séparés, où l'espace est conçu comme euclidien — tout point de l'espace peut être situé par ses coordonnées cartésiennes sur des repères orthonormés, c'est-à-dire des *droites* — et le temps comme linéaire, c'est-à-dire une stricte succession passé-présent-futur.

Dans la physique des particules, l'intrication quantique, par exemple, remet en cause l'ordre temporel entre « avant » et « après », puisque celui-ci exigerait qu'entre deux particules qui ont été en interaction et sont maintenant séparées par une distance aussi grande que l'on veut, la transmission d'informations se fasse à une vitesse plus grande que celle de la lumière, qui est pourtant une limite absolue. La théorie de la relativité générale, elle, pose que « le continuum d'espace-temps n'est pas un continuum euclidien »<sup>8</sup>, il est fini et cependant non limité : « sphérique » mais au sens d'une géométrie non euclidienne, riemannienne : disons courbe. Et cette courbure concerne aussi le temps, puisque qu'il s'agit de l'espace-temps.

### **II – Réversibilité de l'espace-temps de la psychanalyse**

Quel est l'enjeu, pour la psychanalyse ? Quel est l'espace-temps de la psychanalyse ?

Pour ce qui en est de la parole, son déploiement, en apparence, est linéaire : un signifiant, un autre signifiant, encore un autre... Mais ce déploiement s'effectue avec des anticipations et des effets d'après-coup : lorsque je parle, vous vous demandez où je veux en venir, et donnez un sens provisoire à ce que je suis en train de dire, en anticipant sur ce que je vais dire. Mais

---

<sup>5</sup> Cf. P.-Y. Turpin et G. Mordant, sur les concepts de superposition d'états, complémentarité, intrication, symétrie et brisure de symétrie : « À propos du regard dans « Le ravissement de Lol V. Stein » de Marguerite Duras : une approche "quantique faible" de la perception visuelle », 2017, <http://openscience.fr/A-propos-du-regard-dans-Le-ravissement-de-Lol-V-Stein-de-Marguerite-Duras-une>. Aussi téléchargeable sur le site de la Section Clinique de Nantes.

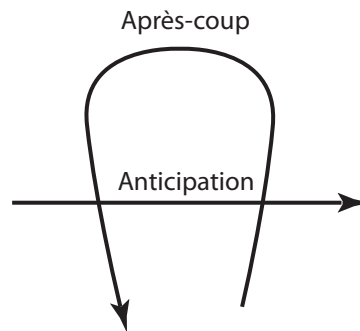
<sup>6</sup> J. Lacan, *op. cit.*, p. 103.

<sup>7</sup> Cf. H. Bergson, *Durée et simultanéité. À propos de la théorie d'Einstein*. (1922), Paris, PUF, 1968, 7e édition, 216 pages. Collection : Bibliothèque de philosophie contemporaine.

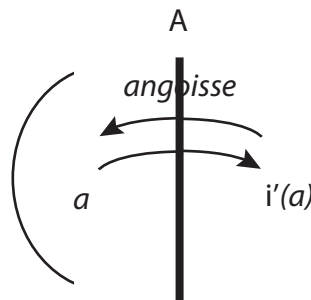
[http://classiques.uqac.ca/classiques/bergson\\_henri/duree\\_simultaneite/duree\\_et\\_simultaneite.pdf](http://classiques.uqac.ca/classiques/bergson_henri/duree_simultaneite/duree_et_simultaneite.pdf)

<sup>8</sup> A. Einstein, *La relativité*, petite bibliothèque Payot, 1956, p. 109 sq. et 126 sq.

le sens de ce que je dis maintenant ne se stabilisera *relativement* qu'après-coup, lorsque j'arriverai à la fin de ma phrase ou de mon discours.<sup>9</sup>  
 La structure de la parole n'est pas linéaire, et Lacan en a donné le schéma dans le graphe du désir.



Pour ce qui en est de la pulsion, de la libido, il y a, dit Lacan (page 102) en citant Freud, une « réversibilité de la libido du corps propre à celle de l'objet. »<sup>10</sup> Jean-Louis Gault, dans la précédente séance de notre séminaire, a décrit cette réversibilité à travers les déplacements et mutations de l'objet entre le sujet, l'image et l'Autre. Dans le stade du miroir, le sujet, dans un premier temps, jouit de son image : l'investissement libidinal passe dans l'image. Mais tout de l'objet libidinal ne passe pas dans l'image, il y a un reste du côté du sujet. Mais encore dans l'angoisse, cet objet intime apparaît, étrangement, comme revenant de « l'extérieur ». En somme l'objet intime au sujet passe à l'extérieur, et revient vers le sujet.



Au fond, où est-il, cet objet *a* étranger au sujet, qui lui est pourtant intime ? Est-il « à l'intérieur » ou « à l'extérieur » du sujet ? Parler de dedans et de dehors, d'intérieur et d'extérieur ne convient pas à cette réversibilité. Quelle surface, en fait quel *espace* conviendrait à cette remise en cause de cette opposition intérieur-extérieur ? Le dit plan projectif, qui je pense doit être lu comme projection de l'espace sur un plan, présente un espace dans lequel l'opposition dedans-dehors, intérieur-extérieur n'est plus pertinente<sup>11</sup> :

<sup>9</sup> Sur l'anticipation, voir J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée » (1945), *Écrits*, Seuil, 1966. Sur l'après-coup, le *nachträglich* freudien, où le passé est recomposé à partir d'un signifiant nouveau, voir le *Séminaire III Les Psychoses*, chapitre XXI, « Le point de capiton ».

<sup>10</sup> J. Lacan, *op. cit.*, p. 103.

<sup>11</sup> Sur le plan projectif, le cross-cap et la bande de Moebius, voir « Une interprétation des pages 114,115 et 116 de J. Lacan, *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, » sur le site de la Section Clinique de Nantes > Autres textes > Mathématiques, logique.

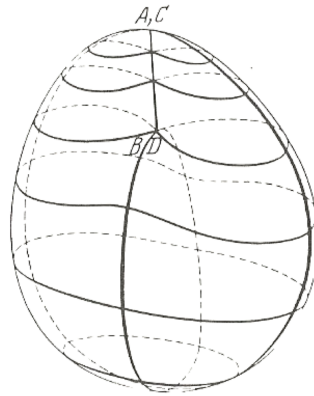


FIG. 305

En bas, tout se passe comme d'habitude, mais lorsque l'on passe par la ligne d'auto-traversement, on passe sans rupture de l'extérieur à l'intérieur, et inversement.

Je parle depuis le début des rapports entre le sujet et l'objet. Donc aussi du fantasme. Dans quel sens faut-il lire son écriture :  $a$  après le sujet barré, ou avant ?

$$(\mathcal{S} \diamond a)$$

$$(a \diamond \mathcal{S})$$

Page 123, Lacan donne le schéma du désir sadique, où petit  $a$  est « avant » le sujet<sup>12</sup>. Mais il ne s'agit pas que de la perversion : « là où dans le discours il y a ce que vous appelez comme étant vous, (...) là où vous dites *je* (...), à ce niveau, vous êtes  $a$ , l'objet »<sup>13</sup> Et tout fantasme, aussi bien celui du névrosé et du psychotique que du pervers, comporte une note de perversion. Il faut donc lire le poinçon comme fonctionnant dans les deux sens.<sup>14</sup>

Les formules du fantasme sont réversibles, et c'est le poinçon lui-même qui doit être lu comme une écriture de la réversibilité.

Dans le *Séminaire* sur l'angoisse, de plus, Lacan dit ceci<sup>15</sup>, page 128 : « Ce phénomène de bord, vous le trouvez par exemple (...) dans le bord du miroir, et aussi bien dans ce petit signe,  $\diamond$ . » : le poinçon indique un bord. Et ce signe écrit une réversibilité : Lacan l'explicitera l'année d'après, dans le *Séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, page 190<sup>16</sup> :

$$(\mathcal{S} \diamond a) \quad \begin{array}{c} \text{séparation} \\ \swarrow \quad \searrow \\ \diamond \\ \nwarrow \quad \nearrow \\ \text{aliénation} \end{array}$$

Le poinçon est un bord. Bord d'une structure réversible. Comment figurer cette réversibilité qui objecte aux oppositions intérieur-extérieur et avant-après, comment figurer cette sorte de « retour sur soi » dans l'espace-temps analytique ?

<sup>12</sup> J. Lacan, *L'angoisse*, op. cit., p. 123.

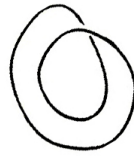
<sup>13</sup> J. Lacan, op. cit., p. 122.

<sup>14</sup> Comment lire « poinçon » ? page 62 : « la formule du fantasme,  $\mathcal{S}$  désir de  $a$  » ; page 80 : « Je vous ai appris à écrire la pulsion  $(\mathcal{S} \diamond D)$ , à lire —  $S$  barré, coupure de grand  $D$ , la demande. »

<sup>15</sup> Op. cit., p. 128.

<sup>16</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 190.

Lacan a donné ce qu'il appelle le « huit intérieur »<sup>17</sup> :



Le huit intérieur, par exemple, est la forme du bord d'une bande de Moebius, dont parle Lacan page 114 :



Je me risquerai à dire que le huit intérieur est paradigmatique de la structure de l'espace-temps lacanien, que l'on retrouve aussi bien dans la parole que dans les surfaces topologiques sur lesquelles Lacan s'appuie — la bande de Moebius, la bouteille de Klein, le cross-cap, le plan projectif, et même le tore si on le pense comme figurant les tours de la demande et du désir.

### III - L'objet désiré et l'objet cause du désir

À propos du fantasme, je posais la question de savoir s'il fallait lire que l'objet *a* est « avant » ou « après » le sujet. L'objet *a* est-il « en avant » du sujet, ou « dans son dos » ? Lacan pose la question page 120 : « est-ce que l'objet du désir est *en avant* ? », il y répond dans la même page : « l'objet est *derrière* le désir »<sup>18</sup>. En fait, il faut faire la distinction entre l'objet que l'on désire, et l'objet qui cause le désir.

Objet *a* cause → désir → objet désiré

Lacan prend l'exemple du fétiche, page 122 : « Qu'est-ce qui est désiré ? Ce n'est pas le petit soulier, ni le sein, ni quoi que ce soit où vous incarniez le fétiche. Le fétiche cause le désir. » Mais il précise à la fin du paragraphe : « Le fétiche est la *condition* dont se soutient le désir. »<sup>19</sup> En effet, il faut distinguer entre le petit soulier, le sein etc., qui sont *incarnations* de l'objet cause du désir, et l'objet cause du désir lui-même.

En effet, il n'y a pas de désir s'il n'y a pas de manque : l'objet *a* est cause du désir en tant qu'il manque dans la réalité (mais pas dans le réel, puisque tout de la libido ne passe pas dans l'image ou le symbolique : il y a un reste réel du côté du sujet – sa part de vivant, l'objet-cause). S'il y a manque dans le symbolique ou vide dans l'imaginaire, c'est que l'objet est perdu, absent dans la réalité. Les objets qui incarnent le désir, *eux*, sont les objets dont la *présence* concrète, je veux dire la présence « dans la réalité », est condition du désir. De plus,

---

<sup>17</sup> Sur le « huit intérieur », Cf. « Le cross-cap et ses transformations », in *L'angoisse*, p. 115. Voir aussi p. 161 : « Cette petite pièce manquante, le *a* dans l'occasion, l'affaire est-elle donc résolue parce que nous la décrivons sous cette forme paradigmatique ? Absolument pas, car c'est le fait qu'elle manque qui fait toute la réalité du monde où se promène l'insecte. Le petit huit intérieur est bel et bien irréductible. »

<sup>18</sup> *Op. cit.*, p. 120.

<sup>19</sup> *Op. cit.*, p. 122.

un petit soulier, un objet incarné, cela a une image spéculaire, et surtout, cela peut entrer dans les circuits de l'échange — on peut acheter un petit soulier.

Lacan avance qu'il y a deux types d'objets, l'objet cause du désir, qui ne peut être partagé, et les objets d'échange, les « objets communs », les « ustenciles », les « objets cotables ».<sup>20</sup> Ces derniers, je propose que ce sont ceux que Lacan appellera plus tard, dans le *Séminaire XVI*, objets plus-de-jouir.

Mais il faut être plus précis : le petit soulier, l'objet d'échange n'est pas *lui-même* l'objet plus-de-jouir, il est supposé *recéler* en lui l'objet plus-de-jouir — comme Alcibiade suppose Socrate de recéler l'*agalma*.

Objet  $a$   $\nearrow$  plus-de-jouir  $\subset$  Objet d'échange  
 $\searrow$  Cause

#### IV – La séparation

Reste que se pose le problème de l'incarnation de l'objet cause, de la mutation de l'objet cause du désir en objet d'échange — comment s'opère-t-elle ?

Lacan donne l'exemple du petit Hans, pages 106-107 : « *Je vais te la couper*, dit la maman que l'on qualifie de castratrice. Oui, et après, où sera-t-il, le *Vivimacher*, comme dit le petit Hans ? (...) il sera dans le champ opératoire de l'objet commun, échangeable. » Échangeable, et donc amovible. Et le petit Hans fait un rêve, « celui de l'installateur des robinets, qui va le dévisser, le revisser, faire passer ce qui était ou non bien enraciné dans le corps, au registre de l'amovible. »<sup>21</sup>

« Je vais te la couper » : tout commence par une coupure. L'objet est issu d'une coupure, d'une *séparation*. Dans le cas du petit Hans, cette séparation est castration, et concerne le phallus. Mais dans ce séminaire, Lacan avance quelque chose de radicalement nouveau dans la psychanalyse : la castration n'est plus la seule cause de l'angoisse, la castration n'est plus le roc sur lequel butte la fin d'une analyse<sup>22</sup>, toute séparation n'entre pas sous la rubrique de la castration, il y en a d'autres, qui portent sur d'autres objets que le phallus. Lacan, dans ce Séminaire, promeut d'autres séparations, qui ne portent pas sur le phallus mais produisent d'autres objets, qui tous sont partiels, articulés à d'autres pulsions que la pulsion phallique. On pourrait dire qu'on assiste, dans ce séminaire, à une dévaluation de la castration au profit de la notion de séparation.

Par exemple, dans les chapitres que je lis aujourd'hui, page 143, Lacan donne une coupure « beaucoup plus satisfaisante que la coupure de l'enfant qui naît au moment où il tombe dans le monde », la coupure avec les enveloppes embryonnaires. Et dans la suite du Séminaire, il avancera d'autres séparations, aussi étonnamment quasi physiologiques : il s'agit du corps, du corps vivant, de la chair. Page 146 : « le reste,  $a$ , c'est la livre de chair. »

À chacune des séparations correspond un objet, dans les pages que je lis aujourd'hui il en donne trois (page 125), le sein maternel, le scybale, il y ajoute curieusement l'œil — celui-ci sera remplacé par le regard dès le *Séminaire XI* sur les quatre concepts fondamentaux.

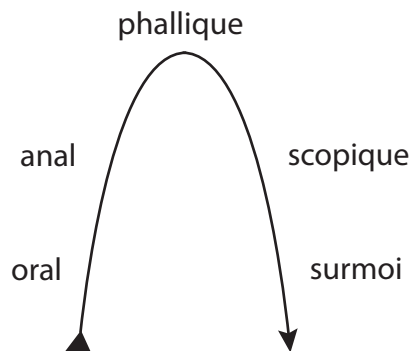
---

<sup>20</sup> *Op. cit.*, p. 107.

<sup>21</sup> *Op. cit.*, pp. 106-107.

<sup>22</sup> Cf. S. Freud, « L'analyse avec fin et analyse sans fin », *Résultats, idées, problèmes II*, PUF, 1987, p. 268.

Page 341 du Séminaire sur l'angoisse il donnera dans un schéma les « formes stadiques de l'objet » :



Lacan parle du surmoi dans les chapitres que je lis aujourd'hui : page 144 : « le petit  $a$  dont il s'agit peut être pour le sujet le surmoi le plus incommode. » J'ai été surpris de voir, parmi ces objets, le surmoi — Mais au fond, comment surgit le surmoi, dans l'angoisse ? Il juge et condamne silencieusement (et parfois dans l'hallucination il se fait entendre) : c'est une voix. L'objet surmoi, proposerai-je, c'est l'objet voix.

#### V – Le transfert

« Le reste, petit  $a$ , c'est la livre de chair », dit Lacan page 146. Comment, en analyse, traite-t-on cette livre de chair, comment traite-t-on les morceaux de corps qui jouissent, comment traite-t-on la jouissance ?

Page 104, Lacan dit ceci :

« Il s'agit aujourd'hui de savoir ce qui permet justement [au] signifiant de s'incarner. » J'insiste sur cette *incarnation* du signifiant — le verbe se fait chair. Et il poursuit : « Ce qui le lui permet, c'est d'abord (...) notre corps. (...) Il ne nous est pas non plus donné de façon pure et simple dans notre miroir. »

Voilà pourquoi pour faire une analyse il faut se rendre chez un analyste, avec son corps.

Et au commencement d'une analyse est le transfert. Certains ont pu parler du « cadre » de la séance et du transfert. Mais la notion de « cadre » emporte implicitement celles d'intérieur et d'extérieur. Je proposerais plutôt en plaisantant à moitié que le transfert, c'est l'espace-temps dans lequel se déroule une analyse. Plus sérieusement, Lacan a écrit le mathème du transfert dans sa « Proposition du 9 octobre 1967 »<sup>23</sup>, auquel il a ajouté l'objet petit  $a$  pour en faire le discours de l'analyste, dans son *Séminaire XVII L'envers de la psychanalyse*.<sup>24</sup>

Mais dire que le transfert, c'est l'espace-temps de la psychanalyse, avec sa structure réflexive de huit intérieur, cela revient à dire que le transfert n'est pas que reproduction et répétition du passé. Lacan page 110 : « La référence au transfert, à la limiter uniquement aux effets de reproduction et de répétition, est trop étroite (...). À force d'insister sur l'élément historique, sur la répétition du vécu, on risque de laisser de côté tout une dimension non moins importante, la dimension synchronique, celle de ce qui est précisément inclus, latent, dans la

<sup>23</sup> J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Seuil, 2001.

<sup>24</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Seuil, 1991.

position de l'analyste, et par quoi gît, dans l'espace qui la détermine, la fonction de l'objet partiel. »<sup>25</sup>

La fonction de l'objet partiel est en jeu dans *l'actualité* du transfert analytique – dans la séance. Or si l'objet partiel, le reste, c'est la livre de chair, alors quelque chose de la jouissance est en jeu, dans l'analyse. En rupture semble-t-il avec ce qu'il avait amené il y a longtemps, en 1951, dans son « Intervention sur le transfert »<sup>26</sup>, un réel de la jouissance est en jeu dans l'analyse. Freud, dans « La dynamique du transfert »<sup>27</sup>, disait quelque chose d'approchant.

Lacan, dans le *Séminaire* sur l'angoisse, pages 147-148, dit ceci : « [Le symptôme] n'appelle pas l'interprétation (...) ». « S'agissant du symptôme, il est clair que l'interprétation est possible, mais à une certaine condition qui s'y surajoute, à savoir que le transfert soit établi. (...) ce que l'analyse découvre dans le symptôme, c'est que le symptôme n'est pas appel à l'Autre, n'est pas ce qui montre à l'Autre. Le symptôme, dans sa nature, est jouissance. »

Si le symptôme est jouissance, le corps en jeu dans l'analyse est le corps où s'incarne le signifiant et c'est un corps traversé par la jouissance. Et puisque la pulsion au sens freudien fait le lien entre représentations et libido, et en termes lacaniens entre signifiants et jouissance, j'appellerai ce corps *corps pulsionnel* — Lacan ne dit pas « corps pulsionnel », mais il parle, page 102, de la « libido du corps propre ». Et j'irai jusqu'à proposer, à partir de cette « libido du corps propre », puisqu'il s'agit de jouissance, que doit être en jeu dans l'analyse un réel du corps □

---

<sup>25</sup> Et dans le Séminaire qui suit celui sur l'angoisse, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., répétition et transfert sont deux concepts différents.

<sup>26</sup> J. Lacan, « Intervention sur le transfert », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 225 : « Autrement dit le transfert n'est rien de réel dans le sujet, sinon l'apparition, dans un moment de stagnation de la dialectique analytique, des modes permanents selon lesquels il constitue ses objets. »

<sup>27</sup> S. Freud, « La dynamique du transfert », *La technique psychanalytique*, PUF, 1977, p. 60 : « [Ces phénomènes de résistance] nous rendent le service le plus précieux, en nous permettant de mettre en lumière les émois amoureux secrets et oubliés des patients et en conférant à ces émois un caractère d'actualité. Enfin rappelons-nous que nul ne peut être tué *in absentia* ou *in effigie*. »